

JEAN-YVES CLÉMENT

Glenn Gould
ou le Piano
de l'esprit

ACTES SUD | CLASSICA

*À la Musique et à ceux qui la prennent
au ciel pour la donner à tous.*

*Un oiseau solitaire doit remplir cinq
conditions :
d'abord, voler au plus haut ;
ensuite, ne point tolérer de compagnie,
même celle des siens ;
puis pointer le bec vers les cieux,
et ne pas avoir de couleur définie ;
enfin, chanter très doucement.*

SAINT JEAN DE LA CROIX,
Les Dits de lumière et d'amour,
XVI^e siècle.

I

SO YOU WANT TO WRITE A BOOK

Ouverture à la canadienne en 12 variations

*Je suis un compositeur, un écrivain et
un homme de communication canadien
qui joue du piano à ses moments perdus.*

GLENN GOULD*

Aimer Glenn Gould, c'est adhérer à une certaine conception de la vie; bien au-delà de la simple appréciation d'un pianiste planétaire hors du commun pour lequel le piano était tout, sauf une fin en soi.

Car il y a une quête, chez Gould, celle de "la musique elle-même", comme il le dit, sustentée par une philosophie très claire, acquise dès l'enfance et entretenue tout au long de sa vie, une quête aux chemins multiples qui se rejoignent autour d'une véritable *vita contemplativa* d'une espèce singulière.

* Les citations sont toutes extraites des ouvrages mentionnés dans la bibliographie, p. 153.

Gould pourrait bien être notre Thomas d'Aquin de la musique, celui qui a renoncé aux prestiges de la facilité et des plaisirs mondains de la performance ou du divertissement pour des voies plus arides, celles qui servent l'esprit et le genre humain. Car en quittant la scène de façon si radicale et spectaculaire, à trente et un ans, plus tôt encore que Liszt ne l'avait fait et finalement pour les mêmes raisons *intérieures*, Gould ne se retire pas du monde, il lui donne à voir des choses plus élevées dans l'ordre de la création comme de la vie.

Son existence alors atteste une activité intense et peu commune – nombreux enregistrements, émissions radiophoniques et télévisuelles, textes spéculatifs élaborés –, la mort l'empêchant d'entamer une troisième vie consacrée à l'écriture ("Si je n'étais pas devenu musicien, j'aurais aimé être écrivain"), à la direction d'orchestre, et sans doute à la composition aussi. Autant de facettes destinées au service exclusif de la musique, non de la carrière ou de la gloire. Une vie sainte. Servir et non se servir. Liszt encore, qu'il n'aimait pourtant guère comme compositeur...

Saint Thomas le dit, "Une vie active dans laquelle quelqu'un transmet aux autres les fruits de ses contemplations en prêchant et en enseignant est plus parfaite qu'une vie livrée uniquement à la contemplation, car une telle vie présuppose une grande richesse contemplative". Tout, chez Gould, tendait vers cette vie harmonieuse et

pacifiée, loin des champs sanglants du concert et de la *compétition* (“Je crois que la compétition, plus que l’argent, est la source de tous les maux”), loin de la multitude et de ses sollicitations, loin de tout, sauf de lui. Et de la musique. – “Une interprétation n’est pas un combat mais une histoire d’amour.”

Pour aimer Gould, il faut aimer bien au-delà du piano, de ses prestiges et de ses séductions, au-delà aussi de son répertoire traditionnel. Aucun des grands mages du clavier – Scarlatti, Schubert, Schumann, Chopin, Liszt, Rachmaninov, Debussy, Ravel – n’a ses faveurs (même s’il se disait “un incorrigible romantique”!) ; il leur préfère de loin Bach, bien sûr, “le plus grand musicien de l’histoire”, mais aussi Schönberg, Hindemith, Sibelius, ou bien des compositeurs élisabéthains (Gibbons, Byrd) ou post-romantiques (Richard Strauss, qu’il adulait) ; et Wagner – *Tristan* le fit pleurer à quinze ans –, qu’il transcrira passionnément. Il y a certes des exceptions chez les compositeurs-pianistes, comme Mendelssohn, sorte de “Bach romantique” (“J’aime infiniment Mendelssohn”) ou Scriabine dont la polyphonie post-wagnérienne “extatique” le ravissait malgré son sensualisme (“Il recherchait des expériences extatiques au-delà du piano”).

“Les compositeurs que je joue sont des gens qui vont au-delà de l’instrument”, affirme-t-il ; ceux pour lesquels “le piano n’est qu’un substitut”,

privilégiant la structure plutôt que la sonorité. L'hédonisme tactile est donc banni de sa sphère ; comme quasiment tout le premier romantisme, affecté selon lui de ce mal. Restent Beethoven, abondamment servi, et Brahms en petites touches, mais tous les deux traités davantage en compositeurs qu'en "créateurs-pianistes", on pourrait même dire traités à *contre-piano*. Pour Gould, la musique est d'abord affaire mentale...

Pour lui, le monde musical se divise en deux : celui qui est dépendant de l'instrument et celui qui ne l'est pas. "Le piano est un instrument d'égarement", dit-il, en prêcheur qu'il est ; il ne devrait pas être un moyen pour faire valoir les pianistes, mais seulement les musiciens (leçon qu'il a entendue en premier lieu chez Artur Schnabel, pour qui l'idée musicale doit "précéder l'apparition de la musique elle-même", pensée très gouldienne) ; et d'autant que ces musiciens refusent cette dimension purement pianistique au profit de la seule structure de la musique et de ses conséquences (Sviatoslav Richter fait en ce sens partie des "élus", selon Gould).

Cette dimension en cache encore une autre, la seule qui vaille vraiment pour lui, celle du *contre-point*, la science des lignes musicales, ce "premier moteur" aristotélicien de l'art musical, la cause supérieure du mouvement en musique et sa source infinie... Principe des principes, fondement de la polyphonie, qui a prévalu durant

des siècles jusqu'à Bach compris, grand prêtre de l'Église musicale de Glenn Gould.

Ce contrepoint, où domine la forme royale de la fugue, innerve toutes les activités de Gould, y compris ses documentaires radio – sa très sophistiquée *Solitude Trilogy*, unique tentative de ce genre dans l'histoire de la radio, mais aussi ses portraits de Casals, Stokowski, Schönberg, Strauss. Il envahit jusqu'à sa façon d'être, de parler ou d'écrire, y compris dans sa vie quotidienne, qui induit une véritable "polypersonnalité" toujours en action ; rien n'existe vraiment chez Gould sans que surgisse à un moment ou à un autre un contre-sujet, réel ou virtuel, comme tapi dans l'ombre du récit. N'est-ce pas ainsi qu'il se parle à lui-même, comme lorsqu'il chante dès que la musique se fait ? Gould et ses doubles.

Pianiste spirituel, il l'est, cela apparaît à tous. Le film des *Variations Goldberg* de 1981 l'a consacré comme tel une fois pour toutes. Jamais auparavant, à travers un seul individu et de façon aussi universelle, la musique n'a ressemblé à ce point à une religion, et le piano à une messe. Mais une messe privée, célébrée devant des micros, permettant d'être redonnée à l'infini.

L'enregistrement, considéré comme un art à part entière, maîtrisé en tous ses points, permet un accomplissement sans comparaison, loin des compromissions du concert et de la

dépendance de son public. Gould fut le premier musicien de la sphère “classique” à contrôler autant ses disques et à leur donner une telle importance, concrète et philosophique – avec Karajan mais avec davantage de portée et plus de conséquences encore, en rompant définitivement avec le monde du concert.

Faisant sienne la maxime de Nietzsche et de son héros Zarathoustra, “Plus haut que l’amour du prochain se trouve l’amour du lointain et de ce qui est à venir”, Gould prêche la “nouvelle religion” de l’enregistrement, accompagnée de son bras séculier, le montage, qui exécute la volonté du prophète. Elle seule, en se protégeant du monde et de sa compétition permanente, peut garantir la véritable communion et mener à l’*extase*, but affiché de la quête “qui relie les uns aux autres, musique, interprétation, interprète et auditeur dans le tissu d’une conscience partagée de l’intériorité” (comme Alexandre Scriabine encore, qui partageait cette même quête extatique).

Une extase révélée à nous dans l’attitude si *bienheureuse* et quasi béate de Gould au piano et dont il donnera une définition célèbre et sublime : “L’objectif de l’art n’est pas le déclenchement d’une sécrétion momentanée d’adrénaline, mais la construction progressive, sur la durée d’une vie entière, d’un état d’émerveillement et de sérénité.” Le but suprême, c’est cet “état d’émerveillement”, renouvelé à satiété.